

rouche; pas un mot, pas un mouvement de résistance, si tu ne veux éprouver le sort de ceux qui gisent là à nos pieds.

Philippette était plus morte que vive. La terreur lui paralysait la langue et les membres.

Elle se laissa emporter sans prononcer une parole.

Quelques minutes après, elle revenait à elle, couchée sur un canapé, dans une maison inconnue.

Près d'elle se trouvait l'abbé, sombre, pâle, les vêtements couverts de sang.

Elle poussa un cri d'épouvante et se mit les deux mains devant les yeux, comme pour échapper à la vue d'un assassin.

— Silence donc, malheureuse ! fit l'abbé !

— Mais Letellier ! Gertrude !

— On va nous accuser ! Nous sommes perdus ! exclama la jeune servante en se tordant les mains.

Des cris déchirants, des hurlements de désespoir se faisaient entendre dans le pavillon où crépitaient les fiammes de l'incendie, où les poutres se tordaient, pétillaient, éclataient, sous les morsures du feu, où les murs rougis s'écroulaient au milieu de tourbillons de flammes, de cendres et de fumée.

Cet incendie n'était pas l'œuvre des assiégeants.

## CHAPITRE L

### Au milieu des flammes.

Rouen n'a pas échappé à la fureur de démolition et de reconstruction qui a transformé Paris et les principales villes de France.

Les vieilles rues ont disparu. De larges boulevards, des rues spacieuses se sont hardiment ouvert un chemin à travers des quartiers jadis privés d'air et de lumière. Des places, des squares ont fait de grands abattis au milieu d'un extricable réseau de ruelles infectes. L'utilité y a gagné amplement, mais le pittoresque y a beaucoup perdu.

Que de vieilles maisons curieuses ont été jetées bas ! Que de monuments historiques écroulés sous la pioche des démolisseurs ! C'est à grand'peine qu'on a sauvé quelque vieux souvenirs, quelques types de construction des âges passés.

Il y a une vingtaine d'années, une voie nouvelle fut tracée derrière l'emplacement des anciens jardins de l'hôtel Letellier de Tourneville. La petite ruelle qui longeait les murs du parc fut englobée dans le parcours de cette rue, et des fouilles furent pratiquées à l'endroit même où se trouvait le passage souterrain qui partait du pavillon occupé jadis par l'abbé Saint-Côme.

Lorsque la pioche des terrassiers s'enfonça dans cette excavation, on crut à l'existence d'un ancien égout. En creusant plus profondément on se rendit compte de l'emploi de ce long couloir. Mais ce qui surprit étrangement les travailleurs, ce fut la trouvaille lugubre qu'ils firent au fond de ce passage.

Deux squelettes gisaient là, au milieu de débris de vêtements, presque en poussière.

L'un des deux squelettes fut reconnu par les savants à l'examen desquels il fut soumis, pour avoir appartenu à une vieille femme.

L'autre, auprès duquel on avait trouvé quelques restes de velours de soie rongés par le temps et des restes de passementerie d'or et d'argent qui avaient sans doute servi d'ornements, était d'une structure beaucoup plus grande, bien plus solide, et affectait la taille d'un squelette d'homme.

On supposa que deux individus s'étaient réfugiés là, lors de la révocation de l'édit de Nantes, et y étaient morts de faim, oubliés peut-être ou perdus dans ce sombre souterrain dont ils n'avaient pu sortir.

Ces dépouilles humaines, qui étaient demeurées là enfouies durant deux cent trente ans, appartenaient à des personnes moins intéressantes que les nombreuses victimes de la bigoterie cruelle de Louis XIV.

C'étaient les restes de Gertrude et de Letellier de Tourneville.

L'abbé Saint-Côme, qui voulait pour lui seul les opulents débris de la fortune du receveur général des gabelles, avait organisé son plan d'assassinat en se rendant auprès de son maître.

Letellier, couvert de bijoux de grand prix, possesseur d'une montre enrichie de diamants, véritable chef-d'œuvre d'horlogerie à cette époque, était en outre muni d'un lourd portefeuille bien garni de traites et de billets de caisse payables sur simple présentation. Enfin on sait que, sur le conseil de l'abbé, il avait bourré ses poches de tout l'or qu'il pouvait porter, sans trop embarrasser sa marche.

Tous ces trésors furent transportés avec soin dans la petite maison de l'abbé et serrés en lieu sûr.

C'est lorsque tout ce riche butin avait été soigneusement recueilli et caché, que Saint-Côme s'était occupé de Philippette évanouie.

Nous laisserons l'abbé à ses démonstrations amoureuses, pour revenir à l'hôtel de la recette générale auquel les Nu-Pieds ont donné l'assaut, et au pavillon où nous avons laissé, au milieu des flammes, Jeannette et l'Étite-Pierre abandonnés par leurs ravisseurs.

La lutte avait été longue et terrible.

Abrités derrière les épaisses murailles de l'hôtel de la recette générale, les soldats, les commis, les agents s'étaient défendus avec acharnement. Leur feu plongeant avait fait de grands ravages dans les rangs des Nu-Pieds et des bourgeois qui appuyaient leur mouvement.

Mais les coups de canon avaient fini par éventrer la principale porte, et les hommes de Du Cantel, de Des Mondrins, du colonel Des Plombs avaient pu se rueler dans cette formidable demeure qui durant trois heures ne s'était tenue en échec.

Des échelles purent être appliquées contre la muraille; bientôt toutes les fenêtres furent envahies, et les saillants trouvèrent de nouvelles issues.

A l'intérieur, le combat continua, mais il dégénéra en massacre. Ce fut une tuerie épouvantable. Les Nu-Pieds étaient exaspérés; ils n'épargnaient personne; hommes, femmes, soldats, tombaient sous leurs coups.